

« UNE SAISON EN ENFER » : ALLER-RETOUR

Frank Charpentier — *Permettez-moi, avant que nous ne parcourions Une Saison en enfer : « littéralement et dans tous les sens », selon la formule rimbaldienne sur laquelle nous reviendrons sans doute, d'ouvrir ce dialogue en trois points, trois points qui n'en font peut-être qu'un et qui nous accompagneront durant toute la lecture de ce texte bref mais dense, intense, énigmatique aussi, le seul, il faut le mentionner, qu'ait fait publier Rimbaud lui-même, et dont la rédaction est datée d'avril-août 1873 : premier point, d'abord, la prégnance évidente de Rimbaud dans vos propres livres ; ensuite, l'importance, en plein ou en creux, de celle, corollaire ou non, de l'enfer, que vous décrivez et décryptez souvent et sous toutes ses formes ; et enfin, un mot sur le sous-titre choisi, « aller-retour », comme proposition exploratoire, une et multiple à la fois, de ce que Rimbaud nomme son « Carnet de damné » et qui se termine pourtant sur une note de salut on ne peut moins équivoque.*

Rimbaud, faut-il donc le rappeler pour commencer, est présent tout au long de votre œuvre : non seulement dans presque tous vos romans, à commencer bien sûr par sa plus évidente et éclatante présence, dans Studio, dont il est avec Hölderlin, ce n'est pas un hasard, l'un des deux grands « personnages » littéraires ; mais aussi dans nombre de vos articles, essais, ou ensemble d'essais, comme explicitement dans Illuminations, ou encore dans Discours Parfait, pour n'en citer que l'une des plus récentes sommes, où l'on ne compte pas moins de trois épiphanies rimbaldiennes, si je puis dire, dont Salut de Rimbaud — et j'ajoute que Rimbaud peut intervenir, quelle que soit la nature de ces essais, littéraire ou non, et donc y compris, bien sûr, dans ceux sur la peinture, où il dialogue souvent avec un Cézanne ou un Picasso, par exemple ; et enfin, on le retrouve également dans la plupart de vos entretiens, de Poker à La Divine Comédie, notamment, où il joue un rôle majeur, et fait signe vers la question qui nous occupe essentiellement aujourd'hui : celle de ce que vous appelez « l'expérience de l'enfer », celle qu'il faut faire en quelque sorte pour savoir de quoi l'on parle, celle d'Une Saison en enfer, donc, pour autant que la nouveauté radicale de ce texte est ce que j'appellerai la décision, qu'il faudra interroger, d'y mettre un terme, en n'y passant justement, comme vous l'avez souvent souligné, qu'une et une seule « saison »...

Ce qui nous amène à notre deuxième point, à savoir, précisément, la présence de « l'enfer », à définir, dans votre œuvre, ou celle de son négatif, si j'ose dire, le paradis : que ce soit, souvent au début de vos romans, où le narrateur, comme dans *Une Vie divine* doit s'évader et se sortir d'une situation pénible, bloquée, mutique, et pour tout dire quasi infernale; ou que ce soit dans la lucidité sur « l'enfer des femmes là-bas », ou encore sur l'enfer contemporain dans sa version spectaculaire, nihiliste, ou autre, à son stade « métaphysique » terminal interminable; mais aussi, et au contraire, dans des communiqués de victoire jubilatoires, et on pourrait même soutenir que Paradis ou Femmes sont à bien des égards des traversées paradisiaques, c'est-à-dire à très grande vitesse, de l'enfer de la condition humaine dans sa lourde et lente pétrification, c'est-à-dire sa « maladie à la mort » (selon l'expression de Kierkegaard).

Enfin, cette oscillation incessante, thème qui vous est cher, et dont Barthes avait très vite pointé la singularité, nous conduit justement, troisième et dernier point, au sous-titre retenu pour cet entretien : « aller-retour », qui va nous servir de viatique, en quelque sorte, dans notre périple. Il provient d'abord, selon moi, en tout cas tel que le souvenir m'en est venu, de l'expérience risquée du génie poétique par excellence, celle qui pourrait se formuler ainsi, selon les mots d'Hölderlin à la fin de la première strophe de Patmos :

« Ah ! Fais-nous don des ailes pour que nous allions là-bas, cœurs
Fidèles, et que nous fassions ici retour ! »

Cet aller-retour, qui évoque aussi la destinée de marcheur et de voyageur incessant de Rimbaud, ainsi que ses départs comme ses retours, ou l'inverse, jusqu'à l'extrême fin de sa vie, résonne aussi comme une invitation possible à une lecture en trois temps où il s'agirait, tout en parcourant le texte de façon serrée, de tenir, de méditer et de questionner, en même temps, ces trois moments contenus dans leur expression même : l'« aller » ; le trait d'union, à savoir l'entre-deux ; et le « retour »... Autrement dit : le fait d'aller en enfer, d'en faire le tour expérimentalement et verbalement, qu'est-ce que ça veut dire, au fond, en profondeur, en détails, en mots précis et singuliers ? Ensuite, l'entre-deux : qu'est-ce qui se joue là, dans ce va-et-vient permanent : va-et-vient qui se déploie, entre *Une Saison en enfer* et l'œuvre antérieure, dans sa réécriture, on le verra, ou avec l'œuvre postérieure, dans ses intuitions, ses prémonitions, ses « éclaircies », ou encore va-et-vient entre le texte lui-même et tout le reste actif de la bibliothèque présente, directement ou non, dans ses lignes, et aussi, bien entendu, avec vos propres livres ? Et puis, enfin, la sortie, les sorties, le salut, quel salut ? Qu'est-ce que sortir d'enfer, alors que ce n'est pas prévu au programme, et pour cause ? Quels sont, en d'autres termes, le ou les lieux, la ou les formules de ce retour ou encore de ce retournement de situation ?

Voilà, je vous propose donc de nous concentrer désormais sur ce seul texte, ce qu'à ma connaissance on n'a pas encore fait de la sorte, et ainsi d'entrer littéralement dans « le vif du sujet », autrement dit : d'approcher le sujet vivant de cette étrange expérience, faite en première personne, dans ce « combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes ». Commençons

donc par le commencement, citation à l'appui, avec le « Jadis » qui inaugure le texte, et dont on peut légitimement se demander la portée, historique, « historique », ou autre encore, anagogique, par exemple :

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. [...] Sur toute joie pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce. »

Alors, aller en enfer, est-ce, selon vous, une « décision » volontaire ? Involontaire ? « Possédée » ? Feinte ? « Verbale » ? Quelle est en tout cas cette expérience présentée comme nécessaire ? Mais aussi quelle est cette « Beauté » qui est trouvée amère ? Et pourquoi faire d'abord, semble-t-il, un « bond » à l'envers, a priori, du « bond hors du rang des meurtriers » (selon le mot de Kafka par vous souvent cité, notamment dans *Théorie des Exceptions*), effectué, qui plus est, c'est précisé, sur le point de faire le « dernier couac », au double sens du terme peut-être, de mort ou de fausse note ?

Le « bond » en enfer...

Philippe Sollers — Je commence par deux points dans la partie finale de votre questionnement. Ce « Jadis », sur lequel vous vous interrogez, à juste titre, est extrêmement significatif du côté de l'excellent latiniste qu'était Rimbaud. « Jadis », c'est le *dies* latin, « il y a 'dis' », « il y a déjà des jours », vous pourrez rechercher l'étymologie... D'autre part, le mot « dis », que vous êtes obligé d'entendre, pointe immédiatement et signifie « riche », « opulent », « abondant ». Rimbaud, toujours comme latiniste, est très conscient de toutes ces choses, et du nom latin de Pluton (*Dis* : « le Riche », *Hadès*, en grec). Donc, nous sommes d'emblée dans la région des Enfers. Nous allons voir qu'il s'agit à la fois de l'Histoire et de l'« historicité », qui apparaissent tout de suite.

Le « dernier couac », c'est, en effet, en même temps, la mort et une fausse note : donc la mort est conçue comme se présentant à l'oreille comme une fausse note. Il y aurait tout un travail à faire sur les mots en italique d'*Une Saison en enfer*. Nous n'aurons pas le temps de le faire ici, mais je vous l'indique... à savoir, par exemple, les expressions en latin, qui interviennent très souvent...

F. C. — Cachées sous le français ou directement en latin ?

PH. S. — En latin, en latin... *Orietur*, par exemple. C'est du latin d'église, du latin chanté... « *De profundis Domine*, suis-je bête ! » etc., voilà encore du latin... Ça vous montre simplement que le « dernier couac », c'est les deux, à la fois la mort et une fausse note, donc la mort est une fausse note, tout ça est très musical dans sa perception...

Alors, qu'est ce que c'est que d'asseoir la Beauté sur ses genoux? (*Lisant*) : « Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. ». Parfait. Jadis... quand?... Eh bien, disons, « il était une fois »... et puis : « Un festin »... Le mot festin est très important : le festin des dieux. Et puis encore, la Beauté amère...

F. C. — ...Avec un B majuscule, par contraste avec celle qui sera saluée plus tard, dotée d'une simple minuscule...

PH. S. — La Beauté avec un B majuscule, oui... pourquoi avoir trouvé l'occasion d'asseoir la Beauté sur ses genoux, c'est très étrange, pourquoi est-elle amère, depuis quand... Et elle est assimilée, associée, très vite à « l'espérance »... Les « vertus »... Vous remarquez que les vertus, les vertus théologales, apparaissent tout de suite, il y en a trois, l'Espérance, et nous allons arriver à la Charité, la Foi n'est pas là, c'est vrai. Là, ce qui me frappe ensuite, c'est : « J'ai joué de bons tours à la folie », puisque vous aurez plus tard, par ailleurs, vous le savez : « Je tiens le système », le système de la folie... Donc (*ponctuant*) : « J'ai... songé... à rechercher... la clef du festin ancien, où je reprendrais... peut-être appétit. La charité est cette clef. — Cette inspiration prouve que j'ai rêvé! » Là, les commentaires sont à propos de Rimbaud tous extrêmement confus, ils évitent autant que possible la signification théologique, profondément théologique, de ce texte, métaphysique, si vous préférez. Ils évitent de comprendre que l'« inspiration » de ce que *serait* vraiment la charité comme clé prouve justement que j'ai rêvé : ce n'est pas, comme on le croit, rêver d'avoir assis la Beauté sur ses genoux, de s'être armé contre la justice, avec tout le paragraphe qui précède, qui décrit en effet un état de *possession*, mot qui sera d'ailleurs le dernier d'*Une Saison en enfer*, avec cette formidable formule sur laquelle beaucoup se trompent...

F. C. — « Il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps »...

PH. S. — Voilà, et non pas : « dans une âme et dans un corps », Rimbaud est donc très précis, il s'agit de posséder, la vérité, dans une âme et un corps... Donc, j'ai été possédé! Mais cela veut dire que, pour retrouver le festin ancien, la charité *serait* la clé...

F. C. — La « *Caritas* » par opposition à la « charité ensorcelée », expression qu'on trouvera plus tard dans la bouche de la vierge folle...

PH. S. — C'est ça... et tout le reste serait un rêve, et un mauvais rêve, un rêve de possession démoniaque, d'ailleurs voici apparaître immédiatement le Personnage lui-même, « le démon qui me couronna » : « Tu resteras hyène, etc... ». Tout cela

se suit très logiquement : il entend le démon lui parler, et c'est quand même Satan lui-même. Or, cette histoire de l'apparition de Satan, qui va avoir droit à « quelques » hideux feuillets de son carnet de damné, est d'autant plus intéressante que, vous le savez comme moi, on trouve au verso d'*Une Saison en enfer* manuscrite, ce qu'on appelle les *Proses Evangéliques*, qui n'ont jamais été d'ailleurs très commentées...

F. C. — Vous le faites dans *Illuminations*...

PH. S. — ...Elles gênent, elles gênent les rimbaldiens... D'autre part, il est fort important de remarquer que c'est un texte qui est extrait d'un bouillonnement et d'une effervescence considérables, comme le prouvent les brouillons d'*Une Saison en enfer*, qui n'ont pas été non plus étudiés ligne à ligne, pour voir ce qui est enlevé, ce qui reste...

F. C. — On gomme même l'aspect « brouillon » et contradictoire de la version définitive elle-même, si je puis dire... mais puisque nous parlons de Satan, qui veut dire en hébreu, *Sbatân*, l'obstacle, l'adversaire, l'ennemi...

PH. S. — Oui...

F. C. — Eh bien, *quid* de la formule : « Je me crois en enfer, donc j'y suis ». Autrement dit : la ruse suprême de l'enfer, comme celle du diable, est-elle de faire croire qu'il n'existe pas? Ou au contraire qu'il existe, alors qu'il serait seulement halluciné? Est-ce donc une illusion, une réalité, ou encore les deux à la fois? Et par quel sortilège?

PH. S. — La formule la plus importante, c'est : « Je me crois en enfer, donc j'y suis. » Rimbaud n'a jamais dit que le diable fait croire qu'il n'existe pas, ça, c'est Baudelaire, auquel vous faites allusion, et qui dit par ailleurs : « Personne n'est plus catholique que le diable. » C'est tout à fait autre chose : là, nous avons affaire à quelqu'un qui va se montrer capable de tutoyer son âme (« Mon âme éternelle, / observe ton vœu ») et dans le même temps de mener un dialogue avec Satan lui-même. Vous avez cela dans *Les Litanies de Satan*, parce que Rimbaud a lu tout ça bien sûr très attentivement.

F. C. — « Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu. »

PH. S. — Bien sûr... Mais pour se remettre dans la juste perspective à la fois historique et historique, il faut, à mon avis, comprendre que nous sommes dans la liquidation historique du romantisme, de la possession qui lui est propre, admira-

blement déblayée, juste avant, par Lautréamont : *Chants de Maldoror-Poésies*, fondation d'une nouvelle raison, c'est à quoi tend Rimbaud, évidemment. Lautréamont, Rimbaud, Nietzsche, Heidegger... Vous citez Hölderlin à juste titre, mais il faut bien voir... la flèche de l'histoire, qui alors, du coup, peut remonter sur 2500 ans, si vous voulez, avec Parménide, mais enfin, là, ça se passe en français et en allemand, avec des dates très précises, n'est-ce pas... Lautréamont, Rimbaud, Nietzsche, Heidegger... dans cet ordre-là, et il ne faut pas oublier Nietzsche dans cette affaire et pas non plus Heidegger.

Cela dit, ce qui est tout de suite évident, c'est : pourquoi les « Gaulois » ? Allons à ce qui suit, un peu plus loin, l'Europe, déjà : « Pas une famille d'Europe que je ne connaisse. — J'entends des familles comme la mienne qui tiennent tout de la déclaration des Droits de l'Homme. » Oh ! Mais comme c'est intéressant, pourquoi est-ce que tout se serait passé avec la déclaration des Droits de l'Homme ? On en est toujours là, de plus en plus là, en sens inverse, puisque nous sommes revenus, comme vous l'avez sans doute noté, au XIX^e siècle, au XIX^e siècle sans les grandeurs du XIX^e siècle, nous sommes en sous-préfecture en Corrèze. Il ne s'est rien passé au XX^e... Or, la suite s'annonce : « l'histoire de France ». Quand Rimbaud vous dit dans ce texte fulgurant qu'il ne se reconnaît dans nulle situation du siècle précédent, le siècle précédent, pour lui, c'est le XVIII^e siècle. Et il ne s'y reconnaît pas. Le XVIII^e siècle a été, évidemment, en quelque sorte, guillotiné par la déclaration des Droits de l'Homme. « Si j'avais des antécédents à un point quelconque de l'histoire de France ! » Point d'exclamation. « Mais non rien. » Oh, comme c'est curieux. Et aussitôt, voici « la France fille aînée de l'Église ». Il est donc dans un développement historique qui pourrait être ce que vous voulez, les Croisades, Jeanne d'Arc, le Moyen-Âge en tout cas, il danse le sabbat, etc., mais : le XVIII^e siècle n'a pas existé ! Le christianisme et « cette terre-ci », c'est bien beau, les Droits de l'Homme, c'est bien beau : « Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. » Qu'étais-je au XVIII^e siècle ? Je ne me retrouve qu'aujourd'hui. C'est-à-dire, pour lui, au XIX^e siècle. C'est plus qu'étrange : « la race inférieure a tout couvert- le peuple, comme on dit, la raison ; la nation et la science. » Il est donc là, en enfer, au XIX^e siècle. Pourquoi ? Il faut comprendre comment il a l'impression de sauter directement de la France « fille aînée de l'Église », je reprends la formule consacrée, à « la race inférieure » qui a tout couvert. C'est ça, l'enfer : c'est l'absence du XVIII^e siècle... (*Un temps.*) Je ne l'ai jamais entendu dire.

Bien. Voilà maintenant la science et la nouvelle noblesse, le progrès, et bien sûr « nous allons à l'Esprit » : entendons que c'était dans l'esprit du temps que de croire que tout allait vers l'Esprit, mais, attention, si c'est « oracle » ce que je dis, je ne puis m'expliquer sans « paroles païennes ». Qu'est-ce que c'est que ce mot « païen » sur lequel il insiste ? Ça vient du latin *paganus*, « paysan »...

F. C. — ...Mot lui-même repris plusieurs fois, ici avec « la main à plume qui vaut la main à charrue », et à la fin...

PH. S. — Oui... Et dès qu'il est question des dieux grecs ou latins, le christianisme utilise le mot de « païens », c'est un mot employé couramment partout, qu'est-ce que ça veut dire les « païens » ? C'est comme s'ils n'avaient pas de religion, alors que ça fourmille, ça fourmille même tellement que tout le monde se prend les pieds dans la transposition des dieux grecs en latin, parce que si je vous dis Jupiter, ça n'a rien à voir avec Zeus, si je vous dis Minerve, la chouette de Minerve de Hegel, c'est bien gentil, mais enfin Minerve, c'est Athéna : quelle est la différence entre Athéna et Minerve, du point de vue historique et historial à la fois, attention, ou la différence entre Vénus et Aphrodite ? Il n'y en a qu'un qui garde son nom, vous avez remarqué, c'est Apollon.

Ce mot de « païen » est donc très bizarre et d'une confusion totale, et Rimbaud essaie de se dégager à la fois de cette propagande, il n'y a pas d'autre mot, chrétienne, et qui est ensuite reprise par la confusion des Droits de l'Homme, de l'Université, si vous préférez, c'est-à-dire qu'il sent quelque chose qu'il ne sait pas comment exprimer. Comment aller à l'Esprit, oui, mais c'est un... un vœu pieux ! Et il ne sait pas comment s'expliquer sans « paroles païennes ». Vous vous rappelez que c'est un « livre nègre », *Une Saison en enfer*. Alors, c'est d'autant plus étonnant que le « sang païen revient ! ». Ah, il y tient, quand même, à ce mot... et cela mène à : « Pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas ? » « Hélas ! l'Évangile a passé ! l'Évangile ! l'Évangile », répété trois fois tout de même. Ah ! Une certaine interprétation, en tout cas, de l'Évangile a passé... L'Évangile, est-ce que c'est une calamité ? Est-ce que l'Esprit débouche automatiquement sur le Christ, qui pourrait peut-être en effet le sauver de Satan...

F. C. — « C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes... »

PH. S. — Absolument...

F. C. — ...Qui renvoie explicitement au *Credo* sous la forme du *Symbole des Apôtres*...

PH. S. — ...Le fils de l'homme, oui, mais pas le fils des Droits de l'Homme...

F. C. — Non ! (*rires*)... Alors, question, toujours historique, voire historique à la fois : si l'enfer, c'est l'absence du XVIII^e siècle, est-ce qu'il ne faut pas avoir une prise par conséquent plus large du temps pour « (s')en sortir » ? Si on n'a pas cette clé, tout reste fermé.

PH. S. — Exact.

F. C. — Et alors, à ce moment-là, est-ce que ce n'est pas la « réalité » elle-même qui, ai-je envie de dire, est entièrement décrite comme un « exil », soit de façon gnostique...

PH. S. — Bien sûr, bien sûr...

F. C. — Comment fait-il pour reprendre cette histoire, s'il a gommé cet aspect particulièrement « historique » du XVIII^e siècle qui aurait pu être une clé, car il y a aussi le royaume de Cham, et donc Noé, derrière, il y a plein de choses...

PH. S. — (*calme*) ...Il y a tout ça...

F. C. — (*vires*) ...Il y a tout ça...

PH. S. — ...Automatiquement. Mais il n'empêche, ce qu'il est en train de nous dire, c'est qu'il ne sait pas comment traiter l'histoire du « sang païen ». Celle de la « race inférieure », qui a tout couvert : celle des droits de l'homme...

F. C. — Je pose la question autrement : « La théologie est sérieuse : l'enfer est certainement *en bas* — et le ciel en haut. » Est-ce que la théologie, revue et revisitée par lui bien entendu, peut être une arme ?

PH. S. — « J'attends Dieu avec gourmandise » mais « je suis de race inférieure de toute éternité », celle des droits de l'homme...

F. C. — ...Soit, « plèbe en haut, plèbe en bas » (Nietzsche)... Mais les droits de l'homme, uniquement, pas le péché originel, ou les deux, au moins ?

PH. S. — Je ne crois pas, je ne vois pas la moindre trace de péché originel chez Rimbaud. Nous verrons, peut-être, en progressant dans le texte, puisqu'il y a le Christ et Dieu, maintenant.

(*Continuant de lire*) : « Ma journée est faite »... Prophéties : « Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre », on peut toujours penser qu'il voit la suite. « Maintenant, je suis maudit, j'ai horreur de la patrie ». Ah ! J'ai horreur de la patrie. Bah ! La patrie, c'est foutu déjà, à l'époque. Encore une fois, la mutation est accomplie très tôt : 1870-1872. C'est très intéressant, parce qu'il faut quand même voir ça avec Lautréamont juste avant, qui tout à coup se met à vous faire des retournements métaphysiques énormes, à partir de la bibliothèque écrite en français. Vous

imaginez la chambre de Lautréamont écrivant *Poésies* : il faut avoir sous les yeux, parce qu'il faut citer exactement, La Bruyère, Pascal, Vauvenargues, il faut avoir les livres, on ne peut pas tous les mémoriser comme ça. À propos de mémorisation, on verra comment Rimbaud corrige sa propre poésie qui, avant, une fois relue, à part quelques poèmes tout à fait impressionnants, est assez faible, assez faible en tant que *poète*, avant 1872, disons. Les grands poèmes, comme on dit, datent de 1872, c'est-à-dire qu'ils précèdent immédiatement *Une Saison en enfer*. Avant... Il y a beaucoup de gens qui pensent que Rimbaud est simplement un « poète », c'est un contresens complet, c'est un métaphysicien qui raconte une expérience extraordinairement nouvelle et importante.

Alors, « le vice qui a poussé ses racines de souffrances à mon côté, dès l'âge de raison... » Oui, bien sûr : ne nous pressons pas, mais tout de même, « je suis maudit », vous savez bien à quelle sauce Verlaine a arrangé tout ça, les poètes maudits... Nous n'aurons pas le temps de traiter à fond la question de la Vierge Folle sur laquelle tout le monde s'est planté, à commencer par Breton : « Transformer le monde, a dit Marx, changer la vie, a dit Rimbaud »... Or, il est dit : « il a peut-être des secrets pour *changer la vie* ? »

F. C. — Et dans la bouche de la Vierge Folle...

PH. S. — ...Absolument, nous y reviendrons : *Vierge Folle* est un des points fondamentaux d'*Une Saison en enfer*.

Continuons : « ô mon abnégation, ô ma charité merveilleuse ! », après quoi, on en arrive à la figure du « forçat »... Dans *Proses Évangéliques*, il n'a pas continué, mais enfin, il s'agirait de savoir un peu comment le Christ vivait au jour le jour, qui il rencontrait, soldats romains, comment il voyait les faubourgs de Samarie ou la piscine de Beth-Saïda... bien entendu, tout cela est contemporain de la même effervescence mutante. Alors, il y a le forçat, et par exemple, Genet a tiré beaucoup d'effets de ce passage : « le forçat intraitable sur qui se referme toujours le baignoire ». Et patate et patate... magnifique passage !

« L'orgie et la camaraderie des femmes m'était interdite » : on se demande bien pourquoi !? Puisque nous sommes en effet, dans l'interdiction radicale, au XIX^e siècle, de l'orgie *et* de la camaraderie des femmes, attention le mot « camaraderie » est important, rappelons-nous : « Les femmes elles-mêmes trouveront des choses... »

F. C. — « ...De l'inconnu... »

PH. S. — « Nous les prendrons, nous les comprendrons », enfin bon, ici pas d'orgie, ni de camaraderie, pas même un compagnon... sauf la Vierge Folle, ou alors le compagnon d'infortune qui veut redevenir fils primitif du Soleil, ce qu'on lui a,

paraît-il, promis, et qui se réveille les nuits en plein cauchemar. On retombe ensuite dans l'imagerie ecclésiastique, Jeanne d'Arc, « je n'ai jamais été chrétien » et puis : « je suis une bête, un nègre, mais je puis être sauvé... » Eh oui : il n'y a plus que des nègres, ils sont nègres, tous, marchands, magistrats, empereurs ; tout ça, c'est du satanisme, encore une fois. Si on n'a pas dans l'oreille ce que dit Joseph de Maistre sur la Révolution, œuvre satanique par excellence, non, on ne peut pas comprendre pourquoi Arthur Rimbaud est si agité sur le fait que tout le monde est « négrifié » dans « ce continent où la folie rôde » pour « pourvoir d'otages ». Donc, il se sent pris en otage : « J'entre au vrai royaume des enfants de Cham. » D'accord.

F. C. — Et pas des « faux nègres »...

PH. S. — ...En effet. Et il se trouve que dans cette nouvelle expérience, cette *vision*, on ne sait plus de quoi la nature parle : « Connais-je encore la nature ? » Vous savez, « ô Nature, ô ma mère », le dessin de Rimbaud dans la campagne. Donc ici : *plus de mots*... Bien, les blancs débarquent, il faut se soumettre au baptême, décidément, cette histoire n'en finit pas ; mais c'est immédiatement contredit par la proposition suivante : « j'ai reçu au cœur le coup de la grâce ». Ah ? On a beaucoup glosé là-dessus, vous le savez, sur la... table où Rimbaud écrivait, on ne va pas soulever ce dossier, et le pilier de Claudel, et la sœur, laissons ça, mais si, comme il le dit, le sort du fils de famille lui est évité, va-t-il être « enlevé comme un enfant pour jouer au paradis ? » Alors, est-ce qu'il y a un paradis ? Il y en a un : il faut lire les *Illuminations* à la lumière d'*Une Saison en enfer*, ce qui est très rarement fait, d'ailleurs, car on oublie la dialectique des deux textes. « Je vois que la nature n'est qu'un spectacle de bonté. » Vous avez tout, maintenant, les anges, l'amour divin...

F. C. — ...La nouvelle raison : « La raison m'est née. »

PH. S. — On y arrive tout de suite, en effet, et là vous allez immédiatement à : « À une raison ». « Arrivée de toujours, qui t'en iras partout » : ce n'est plus subjectif, c'est tout à fait une autre raison, la même que celle que Lautréamont vient de déclarer dans *Poésies*. Les deux textes doivent être rapprochés historiquement l'un de l'autre et en profondeur...

F. C. — La subjectivité fautive est chassée...

PH. S. — La subjectivité fautive qui est celle de tout le romantisme, lui-même produit de façon historique par la Révolution Française, est liquidée, la fautive raison est liquidée, et on arrive à une tout autre raison qui porte sur le temps et l'espace vécus d'une manière différente...

F. C. — Avec quelle autre subjectivité, quel « autre Je » ?

PH. S. — C'est un « Je » qui n'est plus du tout le « moi »...

F. C. — En somme, « si j'existe, je ne suis pas un autre » de Lautréamont et « Je est un autre » sont...

PH. S. — ...Tout à fait complémentaires... « Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne... je croyais être davantage... » C'est la même chose... Mais ne pas oublier que Lautréamont vient de plus loin, il n'a pas été pris dans le carcan français, il l'a vécu en arrivant au lycée impérial à Tarbes, mais il a une sauvagerie qui est beaucoup plus « vaste » dans la mesure où il n'est pas en Europe. Et voici, ensuite, un thème qui va revenir : « Appréciations (*soulignant sans vertige*) l'étendue de mon innocence », ce qui va le conduire à : « Ça m'est égal, puisque je suis indemne » et non pas, évidemment, « embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père ». Proposition essentielle, qui s'adresse évidemment à Verlaine, le Loyola avec son « chapelet aux pinces », la fameuse séance de Stuttgart (en février 1875). Mais c'est très curieux : la raison m'est née, la raison m'aide, mais aussitôt, « je ne suis pas prisonnier de ma raison »...

F. C. — ...Est-ce que là, comme on va le voir bientôt, l'« alchimie du verbe » n'est pas la clé de la réécriture du langage lui-même : « Je ne suis pas prisonnier de ma raison », raison encore fautive ? « La raison m'est née... », nouvelle raison d'un langage lui-même ressourcé ?

PH. S. — ...Voilà : quelle raison ? On passe en enfer pour retrouver la « raison », qui va alors être, après ça, absolument implacable : « Je me figure Elohim plutôt froid que sentimental ». Dieu, le dieu antérieur, le « Créateur », ainsi que tout le romantisme, est liquidé dans les *Chants de Maldoror*. Dieu est un criminel comme Lautréamont en fait la démonstration admirable dans la scène du bordel... Le cheveu !

F. C. — Est-ce que le mot « Dieu » a la même fonction ou ambivalence chez Rimbaud que chez Lautréamont, pour qui il y en a au moins deux, le Créateur, numéro un ou deux, c'est selon, qui pourrait être le démiurge gnostique, et Elohim...

PH. S. — Soit : « J'ai dit : Dieu. Je veux la liberté dans le salut »... mais ça n'est aussi qu'un moment du texte... Bon, voici, très important, *Nuit de l'enfer*, la fameuse gorgée de poison...

F. C. — ...Rappelée dans *Matinée d'ivresse*, mais comme immunisée cette fois : « nous avons foi au poison »...

PH. S. — Oui... là, il est empoisonné, il est possédé, le diable s'occupe de lui personnellement ; il le vouvoie, d'ailleurs, tandis qu'il tutoiera son âme plus tard. « Je me crois en enfer, donc j'y suis. C'est l'exécution du catéchisme. Je suis esclave de mon baptême ». Quelle idée ! La damnation serait-elle éternelle ? Non, a priori, puisque nous n'allons y passer qu'une saison, ce qui en principe n'est pas possible. Et, revoilà les païens : « l'enfer ne peut attaquer les païens ». Mais enfin, il y a un enfer grec, c'est l'Hadès, ce n'est pas rien. On y va — et on en sort, après une visite en général éprouvante. Les ombres sont là, on essaye de les embrasser, ce n'est pas possible, on est obligé de mettre du sang autour. Relisez *L'Odyssée* : Ulysse, ce n'est même pas une saison, c'est une visite en enfer, et laquelle... Ah ! Tiens, voilà une mère... Inutile de vous dire que Madame Rimbaud mère est une représentante tout à fait qualifiée de l'enfer. C'est pour ça qu'elle n'apparaît pas sous un jour très léger : les casquettes de plomb. En revanche, ce qui n'a pas été vraiment développé, ce que j'ai été, je crois, le seul à souligner, c'est le *Journal* de Vitalie.

F. C. — Le *Journal* de Vitalie...

PH. S. — ...Eh bien, personne n'en a jamais rien fait, que je sache...

F. C. — Très peu de mention non plus du père de Rimbaud, Frédéric Rimbaud...

PH. S. — ...Et F.R., évidemment, que Rimbaud a peut-être rencontré, on ne sait pas, et là, ça fait signe vers le Coran, l'arabe...

(*Lisant de nouveau*) : « Satan dit que le feu est ignoble... » La vision de l'enfer comme feu est évidemment fautive, comme Dante, qui était quand même un visiteur notable de l'enfer, le sait. Sauf qu'au XIX^e siècle, Dante n'est pas là, personne ne le lit. Vous avez les élucubrations de Hugo, *La fin de Satan*, etc., vous vous endormez très vite. Je trouve beaucoup plus vrai d'en finir avec ces histoires, et l'enfer, s'il brûle, c'est comme la glace, comme dit Baudelaire de Laclos, vous savez : « Ce livre s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. » La raison est-elle encore là ? Elle a disparu, puis il faut la refonder, après cette dévastation romantico-révolutionnaire. L'enfer, c'est donc de plus en plus de pétrification, de glace... et d'aphasie. Le feu qui se relève avec son damné, je veux bien, ce n'est pas l'enfer, le diable est là... en pleine hallucination. « Les hallucinations sont innombrables. C'est bien ce que j'ai toujours eu : plus de foi en l'histoire, l'oubli des principes », cela se lit de soi-même. Et puis, voici Satan et Jésus, côte à côte, dans le même paragraphe. Il faut quand même rappeler à ceux qui se croient chrétiens, que l'Évangile commence

par la tentation au désert, c'est-à-dire tout de même par une rencontre entre les deux personnages. Vous leur dites ça ? Eh bien d'abord, le diable n'existe pas, forcément ; la résurrection, passons vite, bah oui ; mais la tentation au désert, c'est pourtant comme ça que ça commence, non ?

« *L'alchimie du verbe* » comme exorcisme ?

F. C. — Avant d'arriver à *Délires (I et II)*, récapitulons : il va « dévoiler tous les mystères », il est « maître en fantasmagories », il fera « de l'or, des remèdes »... On peut dire que s'ébauchent les prémices d'une nouvelle science, expérimentée en profondeur dans ce qui suit.

PH. S. — Nous arrivons, en effet, après ce passage par le diable, et tout ça est très composé par lui, bien sûr, et publié aussi, à l'extraordinaire *Vierge Folle*. L'« époux infernal », c'est donc Arthur Rimbaud lui-même, vu par cette merveilleuse invention, qu'il a reprise, d'une « vierge folle », une parmi d'autres. Il n'est pas impossible que, depuis, les vierges folles aient envahi un espace considérable. Les deux mots associés, vierge et folle, sont très importants, car une vierge qui serait raisonnable...

F. C. — Vierge « sage », comme dans la parabole...

PH. S. — Voilà... eh bien, celle-ci n'est plus en vue. C'est maintenant évidemment un homme qui se prend pour une femme voulant être une vierge en train de parler de son époux infernal.

F. C. — « Vierge folle » qui se trompe décidément beaucoup sur le mot de « vierge »... puisque vous aurez observé, vous qui avez beaucoup parlé ou écrit de l'Assomption, qu'elle dit, à la fin, vouloir voir « l'assomption de son petit ami »... Il me semble que c'est l'Ascension qui serait logique...

PH. S. — ...Absolument : la confusion dépeint du reste parfaitement Verlaine, qui se considère comme la « vieille truie » de Rimbaud, au « cunt » toujours ouvert. Encore une fois, ça se lit de soi-même.

Alors, c'est un morceau d'anthologie admirable. On ne peut tout citer, mais par exemple : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. » Voilà encore une formulation de vierge folle. La vierge folle croit que l'époux est un démon, elle se trompe, évidemment, mais, rien à faire, pour elle : « *ce n'est pas un homme.* » C'est une formulation très importante, parce que la négation de l'être-homme ne fait que commencer du temps de Rimbaud. Heureusement, il a vu ce que c'était que cette dissolution, bien qu'il n'ait pas été habitant du XVIII^e siècle ; il a vu qu'il s'est passé

quelque chose de très important ; désormais, il faut se méfier de l'homme, l'homme est un démon, un démon lubrique, un démon violeur, assoiffé, de stupre...

F. C. — ...Avec le rappel, en plus, de la guillotine, j'imagine : « on me coupera vraiment le cou ; ce sera dégoûtant. »

PH. S. — Mais vous avez remarqué à quel point tout ça est pourtant chaste dans les propos de la vierge folle. Et l'époux infernal, lui, dit : « je n'aime pas les femmes » ; ou bien alors, « je vois des femmes avec les signes du bonheur », sauf que ce n'est pas possible, elles sont interdites...

F. C. — En quoi ce qui a affecté l'être-homme a-t-il affecté l'être-femme ?

PH. S. — Eh bien, écoutez (*rives*), on a écrit beaucoup de choses là-dessus, mais enfin, je me suis un peu dévoué dans *Femmes*, sur la question de l'orgie et de la camaraderie des femmes. Pourquoi ne pas encourager ces femmes, en effet, à dévoiler « les signes du bonheur », mais c'est qu'il ne faut pas être tombé au XIX^e siècle, avec à ses côtés une vierge folle. Donc, après *Nuit de l'enfer*, voici « plusieurs nuits », avec l'Époux infernal : « son démon me saisissant, nous nous roulions », et on pense bien sûr à *Vagabonds*. Quant aux « gentilles de petite fille de catéchisme » qu'elle lui prête, on est toujours chez la vierge folle, qui va d'ailleurs bientôt se convertir dans la foulée... Jamais au fond, ni Verlaine, ni Mallarmé, n'ont lu Rimbaud, c'était un « poète ». Ils n'ont pas lu ça... « Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme », oui, d'accord, mais ça, ça a une autre... virulence ! Vous avez en effet cette merveilleuse description de la vierge folle qui se prend pour son époux infernal, et qui voit tout : « je reconnaissais... qu'il pouvait être un sérieux danger pour la société. » Merci de cette confiance, vierge folle, qui parle déjà au nom de la société, ça n'a fait que s'aggraver. Et ça continue, on l'a déjà dit : « il a peut-être des secrets pour *changer la vie*? » Oui, « peut-être », en effet... Tout le monde tombe dans le panneau, c'est dommage de prendre André Breton en faute dans cette affaire, mais c'est comme ça, ah, Aragon, ah, Breton : eh non, « il ne fait qu'en chercher, me répliquais-je. » On ne peut pas plus faire vierge folle qu'un homme qui se prend pour une femme. Alors, quel bourreau, cet époux infernal, qui ne veut pas se marier, avec sa vierge folle, avec Jésus-Christ pour beau-père, qui lui fait honte, qui la fait pleurer. Ah, « s'il était moins sauvage ! ». Eh oui, il faudrait peut-être le civiliser... Un mystique à l'état sauvage, dira Claudel, ce qui est une formulation ahurissante ! Il nous faudrait des mystiques civilisés ?

Et enfin, vous l'avez déjà remarqué, le contresens sur « l'assomption de mon petit ami ». La Vierge folle croit que son petit ami devrait être une vierge *comme elle* et connaître une assomption dont je suis au regret de dire qu'il n'y en a eu qu'une et une seule, une fois pour toutes, qui a pu tirer son corps de cet épandage de folie.

Personne n'est obligé de croire le moins du monde à la Vierge Marie, fille de son fils, comme dit Dante, maintes fois répété par moi, dans le désert le plus complet... parce que vous proposez à *de* l'homme de devenir le père de sa mère, ouh ! C'est impossible, n'est-ce pas, cet inceste est extravagant...

F. C. — « Appréciations sans vertige l'étendue de mon innocence », en effet : heureux celui qui réaliserait une telle opération...

PH. S. — Nous y allons, nous y allons, nous entrons dans l'*Alchimie du verbe*, car c'est là que ça se passe. Bien : la couleur des voyelles, la forme et le mouvement des consonnes, le verbe poétique accessible littéralement « et à tous les sens », « je réservais la traduction », « j'écrivais des silences »... Voilà... On y est : vous avez alors une rafale de poèmes, parfois modifiés, les meilleurs, les meilleurs, de loin. Rafale anthologique, avec quelques corrections qui sont extrêmement importantes. Je prends d'abord ceci : « Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartai du ciel l'azur qui est du noir, et je vécus étincelle d'or de la lumière *nature* », soulignée, n'est-ce pas...

F. C. — Justement, j'aimerais vous entendre, d'abord, sur cette lumière *nature*...

PH. S. — C'est comme vous voyez qu'il le dit, une étincelle d'or, qui n'a rien à voir avec la lumière dite naturelle, parce que la nature, là, me parle du fond du noir. De telle façon que ce qui suit, qui est un poème très célèbre, apporte une correction immédiate : « Elle est retrouvée ! / Quoi ? l'éternité. / C'est la mer mêlée / Au soleil. » Et non plus : « La mer allée / Avec le soleil. » La mer mêlée au soleil, c'est beaucoup plus érotique.

F. C. — Vous avez même dit, une fois, incestueux...

PH. S. — Bien sûr.

F. C. — Alors justement, il se flatte, avant de faire ces corrections que, pour le coup, vous avez été, je crois, un des premiers à noter...

PH. S. — ...Je vais vous raconter...

F. C. — ...d'inventer un verbe nouveau, avec lequel il semble pouvoir réécrire ses poèmes... Racontez-moi...

PH. S. — Je m'explique là-dessus. L'exergue de *Studio* : « J'ai fait la magique étude / Du bonheur, qu'aucun n'élude. » À peine avais-je publié cet exergue sous sa

forme « Saison en enfer », que j'ai reçu une rafale d'indignations, à savoir que ce n'était pas ça, que c'était une erreur, qu'il fallait corriger...

F. C. — Il n'est pas lu, là encore ?

PH. S. — Bien sûr, mais pas seulement pas lu : pas entendu ! Car il faut l'*entendre*. « Qu'aucun », il y a « coq », juste après : « Du bonheur, qu'aucun n'élude / Salut à lui, chaque fois / que chante le coq gaulois. » Le coq gaulois avec en mémoire le coq...

F. C. — ...de Saint Pierre...

PH. S. — ...Le sexe anglais, « cock »...

F. C. — Ah ! Oui... bien sûr. Je pensais à Saint Pierre avec le chant du coq, ici gaulois, comme dans *Mauvais sang*...

PH. S. — Vous pouvez... mais c'est le coq... disons, viril. Ensuite, toujours dans le poème de l'éternité retrouvée, il tutoie son âme, ce qui n'est pas courant : « tu te dégages des humains suffrages, / Des communs élans ! / Tu voles selon... » Alors, le *selon*, en effet, demande des développements que je n'ai pas manqué de faire. Et aussitôt, « je devins un opéra fabuleux »... Bien, la voilà la nouvelle raison. Sur la phrase : « Ainsi, j'ai aimé un porc », tout le monde vous dira qu'il ne s'agit pas de Verlaine. Bien sûr que si ! Les poèmes de Verlaine sont accablants de lubricité. J'en ai parlé dans mon *Lautréamont au laser* qui se retrouve ici (*Il montre un volume de Fugues*), bon, peu importe. Mais ce qui m'intéresse ici, plutôt, c'est la folie : « aucun des sophismes de la folie », la folie qu'on enferme, attention, « n'a été oublié par moi : je pourrais les redire tous, je tiens le système. » Quelqu'un qui vous dit d'abord qu'il est devenu un opéra fabuleux, que la morale est la faiblesse de la cervelle, il faudrait écrire ça en lettres de feu : je ne sais pas... au Trocadéro...

F. C. — ...On pense aux « Grandes Têtes Molles », aussi ?

PH. S. — Pareil... La morale est... la faiblesse de la cervelle... « Par-delà bien et mal » : nous enchaînons sur la moraline vue par Nietzsche, qui infecte tout, nous y sommes, plus que jamais...

F. C. — « On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal »...

PH. S. — La moraline, monsieur, la moraline envahit tous les réflexes dits humains. Ça se vérifie au jour le jour sans arrêt, la moraline, ah ! Généalogie de la

morale ! Aïe, aïe, aïe, la morale des esclaves... eh bien non, on n'est plus esclave, la morale est la faiblesse de la cervelle... Mais j'insiste : « Je tiens le système », est une formulation extraordinaire sur laquelle je n'ai pas entendu beaucoup de commentaires. Ça veut dire qu'avec la nouvelle raison, vous tenez le système de la folie, celle qu'on enferme, pas juste la folie... comme ça...

F. C. — Celle qui est « possédée »...

PH. S. — Ce qui est une expérience extrêmement dangereuse, comme Rimbaud vous le dit tout de suite : « Ma santé fut menacée. La terreur venait. » La terreur, c'est très important pour savoir que nous avons affaire à des auto-terrorisés de plus en plus, et la Terreur, vous pouvez l'écrire avec un T majuscule. (*Lisant de nouveau*) Voilà : « Le bonheur était ma fatalité, mon remords, mon ver... Le Bonheur ! Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq », le coq, de nouveau, et, là encore, du latin d'église, mais alors dans un tout autre contexte : « - *ad matutinum*, au — *Christus venit*, — dans les plus sombres villes. » Après avoir fait l'expérience de la Terreur, ce n'est pas rien... Et puis, comme vous le voyez, vous arrivez au début du texte, brusquement, oui, brusquement : « Cela s'est passé, je sais aujourd'hui saluer la beauté. » Alors, la beauté, qu'on avait assise sur ses genoux, qu'on avait injuriée, eh bien, c'est passé : je sais aujourd'hui saluer la beauté — ce que toutes les *Illuminations* vous racontent. Il n'y a qu'à enchaîner, il faut lire les deux textes à la fois... Et voici à présent *L'impossible*...

F. C. — Juste avant, un mot encore, petit retour en arrière, si vous permettez, sur la lumière *nature* : « Au commencement était (est) le verbe et le verbe était la lumière des hommes... »

PH. S. — Oui...

F. C. — Ce n'est donc pas la lumière que vous avez dite naturelle, c'est-à-dire celle...

PH. S. — ...du jour.

F. C. — Oui, ou celle du « petit luminaire » ou du « grand luminaire », comme dans la Genèse, mais une lumière antérieure, comme l'essence de la lumière du premier « jour »...

PH. S. — « *Ex tenebris lux* » : voilà, c'est la lumière qui est enveloppée de ténèbres... Le seul qui ait compris ça, enfin le seul, là où c'est très audible, disons, c'est au début de *La Création* de Haydn, la lumière qui sort des ténèbres. C'est une expérience.

(*Lisant*) : « J'ai eu raison de mépriser ces bonshommes qui ne perdaient pas l'occasion d'une caresse, parasites de la propreté et de la santé de nos femmes, aujourd'hui qu'elles sont si peu d'accord avec nous... J'ai eu raison dans tous mes dédains : puisque je m'évade! »... Oh, mais c'est bien, ça, de s'évader, cependant il faut souligner ce qui précède, ces bonshommes « parasites », vous remarquez, de nos femmes, aujourd'hui qu'elles sont si peu d'accord avec nous? Mais ça n'a fait que s'aggraver. Alors, les damnés, il les voit, il les discerne, ils sont encore en vie, ils ont leur place déjà en enfer, mais ils sont encore en vie, et ce sont de faux-élus...

F. C. — Après, il passe rapidement sur le temps et l'espace, balayant, en même temps, l'Occident et l'Orient...

PH. S. — Oui : « *Ex oriente lux...* », si l'on veut, mais ça ne marche pas... Il faudrait peut-être souligner aussi aujourd'hui, mettre ça aussi en grosses lettres lumineuses, place de la Concorde ou ailleurs : « la sagesse bâtarde du Coran. »

F. C. — Est-ce qu'il se souviendrait, est-ce qu'on se souviendrait, peut-être, qu'Ismaël est le fils de la servante, Agar?

PH. S. — Eh, voilà... Enfin, il sait un peu de quoi il parle, puisque son père a traduit le Coran, donc il l'a lu, à l'âge de douze ou treize ans, il y avait un brouillon qui l'atteste. Donc, « sagesse bâtarde », c'est très violent, ça. Est-ce que Rimbaud ferait preuve d'« islamophobie »? Il est très détendu dans ses rapports ensuite, là-bas, ce sont des gens après tout qui ne sont pas plus « nègres » que les autres... Mais enfin, il y a quand même la formule « sagesse bâtarde » : « Je n'avais pas en vue la sagesse bâtarde du Coran. » On sent qu'il ne va pas se convertir, il ne va pas se faire musulman, il va prendre ce qu'il y a sous ses yeux; il ne va pas devenir bouddhiste, non plus. Alors, après, le christianisme, on arrête de se poser des questions : « M. Prudhomme est né avec le Christ. » Tout ça, c'est une sorte de changement d'ère et le christianisme est déclaré mort, d'une certaine façon. La sagesse de l'Orient, la patrie primitive, ça ne donne rien non plus... Alors...

La « clef » du retour?

F. C. — La question qui me vient maintenant s'adresse plus particulièrement à l'auteur de *Paradis*. Quand Rimbaud dit : « C'est vrai, c'est à l'Eden que je songeais! », et qu'ensuite il écarte, pour son rêve, ce qui serait une pureté fantasmatiquement originelle ou antique, l'éden ne désigne pas une fausse origine, là; il désigne un mot, un commencement de texte, d'un certain texte. Est-ce que vous diriez qu'il y a un rapport entre le paradis et l'éden, une identité, une différence?

PH. S. — L'éden, ce n'est pas le paradis... Là, encore une fois, excusez-moi, mais Dante est incontournable...

F. C. — Et Kafka, aussi, peut-être : « Si ce qui a été détruit au paradis était indestructible... »

PH. S. — Oui, oui... mais dites m'en un peu plus...

F. C. — « Jadis ma vie était un festin » : y aurait-il une autre « origine », qui ne serait pas « fausse »?

PH. S. — L'éden, ce n'est pas un festin, c'est un jardin, dans lequel il ne faut pas manger de l'Arbre du bien et du mal...

F. C. — D'une seule chose... Le reste, on peut en manger.

PH. S. — Ça, c'est biblique...

F. C. — Oui...

PH. S. — ...Le paradis, c'est l'hallucination devenue raison, danse, musique et tourbillon extatique... avec en même temps un regard décapant sur tout ce qui peut se présenter comme humain, trop humain, si vous préférez. Donc, c'est le paradis de Dante, une multitude qui peut s'exprimer par un « je » qui est en même temps un « nous ». Il faut relire Dante. Ici, Rimbaud n'a pas accès à ça, parce que ça lui est fermé : « Le monde n'a pas d'âge, l'humanité se déplace, simplement. Vous êtes en Occident, mais libre d'habiter votre Orient. » Mais... c'est en Occident que se trouve la percée la plus fondamentale.

F. C. — Alors, permettez-moi d'insister un petit peu... Il y a, dans ce texte, un passé inaugural, « Jadis », et un futur final, ou prophétique, « il me sera loisible... ».

PH. S. — Nous allons y arriver...

F. C. — Ce que je veux dire, c'est que cet éden-là, puisque ce mot existe dans la langue, tout simplement, même s'il est biblique, est peut-être la seule prise qui ne soit ni dans le temps, faussé, dans lequel on serait censé être obligé d'habiter ni dans l'espace devenu également mensonger...

PH. S. — Si vous voulez, mais... de l'éden, vous avez été chassé, paraît-il...

F. C. — Kafka dit qu'on y est encore, mais qu'on ne s'en rend pas compte...

PH. S. — Sauf que Kafka émet l'hypothèse, en effet, que tout cela pourrait être une faribole, c'est-à-dire que ça pouvait très bien continuer comme ça. Oui, ça pouvait très bien continuer comme ça sauf qu'à ce moment-là vous n'auriez pas affaire à un monde dit humain, et donc vous n'auriez pas affaire à la déchirure sexuelle. Remarquez que cette déchirure, cette guerre des sexes, et tout ça et tout ça, est de nouveau en passe d'être niée, ce qui est bizarre quand même...

F. C. — Certes.

PH. S. — Alors, bon, il faudrait se débarrasser de cette négativité : est-ce que ce serait l'éden, la restitution de l'éden? Hum... Il y a dans ce que dit Kafka une percée formidable sur une hypothèse que personne ne veut, qu'aucun humain ne veut envisager. Donc, Kafka sort... de la « cage du temps » quand il dit ça. La formule est de Lautréamont.

F. C. — Ou alors, il retrouve « le temps dont on s'éprend »... Vous parlez souvent d'une vie poétique qui peut être très secrète, puisque personne n'en a rien à faire (*rives*)...

PH. S. — C'est parfaitement tranquille, la région... (*rives*). Bon, continuons encore : après *Nuit de l'enfer*, voici désormais le *Matin*, et vous voyez qu'on revient vite au début : « N'eus-je pas *une fois* une jeunesse aimable, héroïque, à écrire sur des feuilles d'or », c'est-à-dire : « si je me souviens bien, ma vie était un festin ». Alors, « Par quel crime ai-je mérité ma jeunesse actuelle? » Ah! La chute, la chute a eu lieu... Il est comme le mendiant « avec ses continuels *Pater* et *Ave Maria*. *Je ne sais plus parler!* » Là encore, tout en italique, et en écho, à ce qu'on a lu plus haut. Mais, mais : « Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer. C'était bien l'enfer, l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes. » L'enfer? L'ancien? Ah? Le fils de l'homme ouvrit les portes de l'ancien? Donc, il y en a peut-être un nouveau... Alors, il faut faire son salut personnel, sans doute, car, bien-sûr, nous irons peut-être célébrer Noël sur la terre, le chant des cieux, la marche des peuples, oui, oui, oh..., oui, peut-être... mais ça ne marche pas non plus. Quand il dit « nous » — « nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine » —, « nous » qui? « Loin des gens qui meurent sur les saisons », ça oui, et vous avez ici le titre d'*Une Saison en enfer*. Voilà, les gens meurent sur les saisons, et vous avez affaire alors à ce que Heidegger appelle le « saisonnement du temps », c'est-à-dire une autre perception du temps comme saisonnement. Donc, l'enfer est une saison, si vous savez le concevoir comme une saison, autrement dit, il y en a trois autres...

F. C. — ...Et ce sera prolongé dans *Barbare* : « Bien après les jours et les saisons... »

PH. S. — (*Continuant de lire*) : « ...la charité serait-elle sœur de la mort pour moi? » Très important, ça, puisque nous voilà revenus une nouvelle fois au début, au dernier *couac*... et puis non, tout ça, eh bien, c'était un mensonge. Et là, on débouche sur quelque chose d'absolument extraordinaire. « L'heure nouvelle », le nouvel enfer, si vous voulez, « est au moins très sévère ». Mettez les dates : nous sommes en avril-août 1873. Voilà quelqu'un qui ne dit plus du tout « nous » mais « Je » : « Je puis dire que la victoire m'est acquise... » Les soupirs empestés se modèrent, ah, ah, « mes derniers regrets détalent », oh, oh, tout ça c'est bon pour « les amis de la mort ». Formulation capitale : « Les amis de la mort, les arriérés de toute sorte »... ça fait du monde...

F. C. — Les amis de la mort changent-ils à chaque époque?

PH. S. — Il y en a de plus en plus...

F. C. — Rimbaud a dit plus haut : « Non! non! à présent, je me révolte contre la mort! » On peut se révolter contre la mort, Philippe Sollers?

PH. S. — ...Non, ça n'a pas de sens...

F. C. — Quel sens a cette formule alors?

PH. S. — On peut sonder la très bizarre propension à participer au « mourir », ce qui est tout à fait différent...

F. C. — Donc, c'est ça qu'il veut dire par cette étrange formule?

PH. S. — Oui... Maintenant, « ...tenir le pas gagné... et je n'ai derrière moi que cet horrible arbrisseau... ».

F. C. — Question de détail, justement : cet « arbrisseau »?

PH. S. — On a beaucoup glosé là-dessus : l'arbre du bien et du mal...

F. C. — Le ricin de Jonas?

PH. S. — Oui, oui... « Cet horrible arbrisseau » est étrange, c'est vrai : arbrisseau, ce n'est pas un arbre; c'est un arbre rabougri; ça ne veut pas dire non plus

arbre mort. Si vous parlez de l'arbre du bien et du mal et de l'arbre de vie, vous avez l'impression d'avoir affaire à de très grands arbres, n'est-ce pas, (*rires*), dont l'ombre plane sur l'humanité entière, et pour cause...

F. C. — ...et non pas celle du très beau cèdre qui ouvre *L'Éclaircie*?

PH. S. — Ah... Tout ça n'est pas sans rapport...

F. C. — ...En tout cas, sans vouloir insister, par rapport aux « grands » arbres, j'ai pensé directement à l'hypothèse du ricin de Jonas, horrible, flétri par le soleil de Dieu, précisément, alors que Jonas pourrait être tenté de se venger des habitants épargnés de Ninive : « Damnés, si je me vengeais »... Voilà donc l'horrible arbrisseau desséché...

PH. S. — Ah! Peut-être... Et c'est très important, en tout cas, que ça signe l'abandon de l'esprit de vengeance. Parce que c'est quand même une passion humaine... Il y a deux passions : l'esprit de vengeance et la volonté de ne pas savoir, dont l'être humain est habité d'une façon absolument flambante. C'est peut-être la même chose, d'ailleurs... (*rires*). Nous sommes du coup dans une position en effet gnostique : le demiurge n'est pas un *bon* dieu...

Enfin, tout de même, à mon sens : il y *avait* un horrible arbrisseau. Mais ce n'est plus ça le problème. C'est-à-dire cette fameuse histoire d'arbre du bien et du mal et de l'arbre de vie, dans toute cette élucubration autour de l'éden, au sens biblique, ce n'est plus le problème, c'est la guerre, le combat spirituel, Dieu est commis à la vision de la justice, c'est tout, il ne s'occupe que de valider la justice, c'est lui qui la voit. Mais l'horrible arbrisseau, c'est ce qu'est devenu, l'arbre du bien et du mal, ou même l'arbre de vie, et ce n'est plus le problème...

F. C. — À ce point?

PH. S. — Oui.

F. C. — Alors, qu'est-ce qui est intact, indemne?

PH. S. — Ce qui est intact? C'est la vision, claire et nette, enfin, des amours mensongères, des couples menteurs, avec cette formule extraordinaire, tout de même : « J'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; - et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps* ». Qu'est-ce que c'est qu'un sujet dé-subjectivé au point de posséder la vérité dans une âme et un corps, c'est ça qui est intact, la vérité incarnée dans une âme et un corps, tout simplement. J'étais possédé, je possède, le mot est très fort... Alors, arrière, arrière tout ça, ces jalousies pour les amis de la mort :

« Damnés, si je me vengeais! » L'esprit de vengeance est dépassé : c'est-à-dire, comme l'a dit quelqu'un dont vous connaissez la formule, c'est Nietzsche, et Heidegger n'en finit pas d'insister là-dessus, le ressentiment de la volonté contre le temps et son « il était ». Autrement dit, la passagèreté niée, le ressentiment et l'esprit de vengeance retournés contre le temps lui-même. Mais il n'y a pas à se venger, et « il faut être absolument moderne », c'est évidemment dans ce sens-là qu'il faut l'entendre, on ne va pas faire des catalogues d'art moderne ou d'art contemporain! Absolument moderne, ça veut dire qu'il y a un autre temps qui est à l'œuvre. Cet autre temps, cher monsieur Charpentier, c'est tout simplement, celui qui vous dit Je, là, dans ce passage, et Je n'est plus un autre, Je c'est Je, c'est ce Je -là qui est à l'œuvre, celui qui a donc fait sa traversée de l'enfer. Mais il faut insister sur : « J'ai vu l'enfer des femmes là-bas » (Y compris celui des vierges folles). Où est ce « là-bas »? Ah! Eh bien, j'ai *vu*. Voilà. Et, futur : « Il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps*. » Ça fait une nouvelle âme et un nouveau corps, ensemble, et non pas séparés. Plus de conflit entre l'âme et le corps. Sur ce conflit, vous en avez des bibliothèques entières. Là, on est dans une proposition extraordinairement calme, prodigieuse. D'où la force du texte.

F. C. — Qui ouvre sur...

PH. S. — Après quoi, vous ouvrez, en effet, où vous voulez, l'ordre est indifférent : sur l'idée du déluge, sur « un inventeur bien autrement méritant... », sur la clé de l'amour, etc... À partir de là, toutes les *Illuminations* vous parlent, texte absolument magnifique, jusqu'à *Génie*... Mais enfin, là, la formule qui me frappe le plus, c'est vraiment ça : « Il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps*. » Il souligne, à partir de posséder, il aurait pu ne pas souligner, il le fait.

F. C. — Et il conclut...

PH. S. — Il date : avril-août 1873. Quinze ans plus tard, le 30 septembre 1888, Nietzsche proclame, à Turin, l'an I de « l'ère du Salut ». Nous sommes donc en 125 aujourd'hui. Ce n'est qu'un début, en somme.